

homélie pour l'évangile du 9^e dimanche de matthieu¹

Jacques, le frère de Dieu, dit : «Ayez une joie parfaite lorsque vous êtes exposés à diverses tentations» (Jac 1,2). Il ne dit pas simplement «réjouissez-vous», mais «ayez une joie parfaite». Il ne nous exhorte pas à être insensibles à la souffrance – car cela est impossible – mais nous conseille plutôt d'avoir une disposition d'âme agréable à Dieu, plus forte que le sentiment de tristesse. Il dit «une joie parfaite», c'est-à-dire une joie parfaite, grande et incessante, surtout lorsque de nombreuses tentations se présentent. Pourquoi cela ? Parce que par notre persévérance dans les tentations, nous sommes fortifiés et éprouvés davantage devant Dieu. De plus, nous acquérons une plus grande expérience des tentations; car c'est ce que dit la Sagesse de Salomon au sujet des saints : «Car Dieu les a éprouvés et les a trouvés dignes de lui» (Sag 3,5). Une telle tentation n'est-elle pas digne de toute joie ? Voici ce que Dieu dit à Job, le délivrant de la tristesse qui suivit la tentation : «Penses-tu que j'aie agi envers toi autrement, sinon pour que tu sois trouvé juste ?» (Job 40,3). Que lui dit le Seigneur par là ? «Je t'ai fait cela pour éprouver ta foi en moi, alors que tu étais en bonne santé, jouissant de la renommée et de la prospérité; et tu as prouvé ta justice, en utilisant tout cela selon ma volonté, lorsque cela t'a été accordé et lorsque je l'ai voulu, en le distribuant et en le dirigeant.» Je t'ai fait cela pour éprouver ta foi en moi, alors que tu étais malade, déshonoré et pauvre, et tu as prouvé ta justice, en disant : «Si nous avons reçu de bonnes choses de la main du Seigneur, ne supporterons-nous pas le mal ?» (Job 2,10).

D'où nous vient donc la patience face aux tentations ? De la conscience qu'elles sont envoyées pour éprouver notre foi en Dieu; les tentations sont donc, en quelque sorte, un moyen de mettre à l'épreuve les fidèles. C'est pourquoi Jacques, le frère du Seigneur, après nous avoir exhortés à nous réjouir face aux tentations, ajoute : «La mise à l'épreuve de votre foi produit la persévérance; mais que la persévérance, dit-il, accomplisse parfaitement son œuvre» (Jac 1,3-4). Lorsque les tentations surgissent, dit-il, ne laissez pas vos bonnes œuvres diminuer, mais, avec la persévérance, que la perfection de la vertu s'ajoute à vous. Or, puisque l'homme ne se perfectionne pas par des choses indépendantes de sa volonté, prises en elles-mêmes, mais qu'il est nécessaire qu'elles soient accompagnées de choses qui dépendent de sa volonté, telles que la prudence, la justice, l'amour de Dieu et du prochain, et les manifestations de cet amour – car cela aussi est nécessaire à notre perfection –, alors, dans son Épître, ce divin Apôtre ajoute : «Que la patience accomplisse parfaitement son œuvre, afin que vous soyez parfaits et accomplis, sans qu'il vous manque rien» (Jac 1,4), le disant clairement, comme s'il disait : si vous voulez manifester une foi parfaite en Dieu, alors non seulement endurez vaillamment les épreuves extérieures, mais accomplissez aussi par vous-mêmes des œuvres agréables à Dieu, même si elles impliquent un grand labeur; car lorsque l'activité va de pair avec la souffrance pour le bien, elles rendent l'homme parfait en Dieu. Pourquoi donc n'a-t-il pas dit : «Réjouissez-vous quand vous faites le bien», mais : «quand vous êtes tentés» ? Car la pratique de la vertu dépend de nous et est en notre pouvoir; tomber dans la tentation, en revanche, ne dépend pas de nous. Puisque sans elle, il n'y a ni perfection ni manifestation de la foi en Dieu, que celui qui aspire à la perfection de la foi y succombe, qu'il se réjouisse, car il a trouvé le moyen d'atteindre la perfection. Les tentations sont utiles à ceux qui sont parfaits dans la foi, afin de manifester leur perfection; mais plus étonnant encore, les tentations, en s'attaquant même aux imparfaits, les rendent parfaits, comme le montrent les paroles de l'Évangile le plus lu aujourd'hui. Nous vous les proposons dès le début : «À ce moment-là, Jésus obligea ses disciples à monter dans la barque et à l'attendre sur le quai, jusqu'à ce qu'il eût renvoyé les païens. Après avoir renvoyé la foule, il monta seul sur la montagne pour prier» (Mt 14,22-23). De quel «ce moment» parlions-nous ? C'est lorsqu'il a nourri cinq mille hommes, femmes et enfants avec cinq pains et deux poissons, en si grande quantité que douze paniers étaient remplis de morceaux – comme nous l'avons entendu à l'église dimanche dernier.

Certains s'interrogent peut-être sur les raisons pour lesquelles le Seigneur a contraint les disciples à monter dans la barque. On pourrait penser qu'il préparait ainsi le terrain pour les œuvres pour lesquelles il était venu sur terre. Pour ma part, je serais perplexe s'il ne les y avait pas contraints. Car, désirant par ses actes se présenter comme un exemple de beauté pour tous, après avoir montré comment interagir avec les foules afin que leurs âmes et leurs corps en bénéficient, il devait aussi montrer comment communiquer avec Dieu : en élevant son esprit vers lui, libéré de toute bassesse. La solitude, le désert et le silence qui y règne y favorisent

¹ PG.151:401–412

grandement cette communion. Aussi, puisqu'une occasion propice se présentait pour démontrer cela – que le désert, le silence, la prière et la solitude sont des bienfaits –, il lui était nécessaire de gravir la montagne pour y prier seul. Les disciples aimaient être constamment avec lui et répugnaient à le quitter. Comment aurait-il pu gravir la montagne seul s'il ne les avait pas contraints à embarquer et à le précéder sur l'autre rive ? Mais on peut aussi y voir une autre signification. En effet, de même qu'alors, après avoir miraculeusement guéri, enseigné et nourri la foule, Il les renvoya et gravit la montagne, contraignant Ses disciples à se livrer à la mer et aux flots, de même, après avoir, par Son Incarnation, guéri notre nature, nous avoir enseignés et nourris de Sa propre personne, Il nous a quittés physiquement, est monté au ciel et a envoyé Ses disciples dans le monde entier. C'est comme dire : dans la mer salée des nations, pleine d'épreuves, où, tels des navires portant l'Évangile et l'Église dans l'esprit de l'Évangile, ils furent délivrés. Non seulement Il les a envoyés, mais Il les y a aussi contraints. Si quelqu'un connaît le récit de Jean, le théologien bien-aimé du Christ; Si quelqu'un sait pourquoi les épreuves subies par Étienne et la persécution qui s'ensuivit furent permises, alors il comprendra ce que je veux dire : car les disciples ne voulaient pas quitter Jérusalem, mais, contraints par la persécution, ils se dispersèrent à travers le monde, accomplissant ainsi leur mission.

Non seulement furent-ils contraints de naviguer sur la mer de la vie, où abondent les troubles et les tentations de toutes sortes, mais ils durent aussi, pour ainsi dire, traverser jusqu'à l'autre rive, c'est-à-dire surmonter et naviguer à travers les dangers; mais sans Jésus, ils n'en eurent pas la force. Car «le navire», dit l'Évangéliste, «était au milieu de la mer, ballotté par les vagues, car le vent était contraire» (Mt 14,21). Ce vent sans âme ne leur était pas plus contraire qu'il ne l'était plus tard à Dométien, Trajan et Néron. Mais il serait plus juste de dire que ces gens et d'autres comme eux étaient des vagues cruelles et terribles qui se dressaient contre l'Église, et que celui qui les attisait et les soulevait était l'esprit du mal, le diable, l'ennemi toujours présent de l'Église du Christ. «Or, à la quatrième veille de la nuit», dit l'évangéliste, «Jésus vint à eux, marchant sur la mer» (Mt 14,25), c'est-à-dire après la neuvième heure de la nuit : car les veilles de nuit ont coutume de diviser la nuit en quatre parties, selon des quarts de travail, de sorte qu'au début de la dixième heure de la nuit commençait également la quatrième veille. Il leur permit de subir la tempête si longtemps afin de les habituer à la patience et de les rendre capables d'endurer les épreuves. Mais même après cela, lorsqu'il leur apparut, Il permit qu'ils Le prennent pour un fantôme et qu'ils soient si effrayés qu'ils crièrent de peur, bien qu'il fût venu les sauver. Vous voyez qu'il a agi de la même manière avec l'ancien Israël : car lorsque la mer était sur le point de s'ouvrir miraculeusement pour leur offrir un chemin vers le salut, ils se virent réduits au bord du précipice, acculés par une destruction inévitable due à l'encerclement de leurs ennemis. Et maintenant, en sa présence, une grande agitation précède la délivrance de ceux qui sont libérés des démons qui les possédaient. Ainsi, non seulement ses bénédictions furent merveilleuses, mais elles demeurèrent aussi gravées dans la mémoire de ceux qui les reçurent. Et à ceux qui invoquent le Dieu de tous dans cette tempête, Il se révèle, sans aucun doute, démontrant qu'il est le Dieu de tous, tendant la main à ceux qui L'appellent. Il marche sur les flots de la mer déchaînée, démontrant ainsi qu'il est celui qui, selon la prophétie, marche sur la mer comme sur la terre ferme; celui à qui David s'adresse prophétiquement : «Tes voies sont sur la mer, et tes sentiers sur les grandes eaux» (Ps 77,20); et : «Tu domines la puissance de la mer, mais tu apaises le tumulte de ses flots» (Ps 89,10); – comme il le fit plus tard. Car, voyant leur crainte de ne pas le reconnaître, il leur parla aussitôt, et ils le reconnurent à sa voix même, disant : «C'est moi, n'ayez pas peur» (Mt 14,27). – Je suis à la fois le Dieu éternel et l'Homme, devenu ainsi pour vous en ces derniers temps, celui qu'ils voient et entendent, et à qui tout est possible. C'est pourquoi, même en chair et en os, je marche sur les flots, afin de donner aux autres. Car lorsque Pierre lui dit : «Seigneur, si tu existes, ordonne-moi de venir à toi» (Mt 14,28), il le lui ordonna, et il en fut ainsi. Mais revenons à la comparaison que nous avons faite plus haut, lorsque nous avons expliqué que lorsque les Apôtres furent envoyés au milieu des nations, le Seigneur monta, pour ainsi dire, sur une montagne – jusqu'aux hauteurs du ciel – et que de là, il intercède sans cesse pour nous, étant devenu pour nous un Souverain Sacrificateur et ayant franchi le voile pour expier les péchés du peuple, comme le dit l'Apôtre.

Ainsi, les disciples, envoyés traverser la mer, c'est-à-dire vaincre les tentateurs, n'ont pas remporté une victoire complète : car l'ennemi est vigoureux et les nations se déchaînent contre l'Église du Christ. À la quatrième veille de la nuit, c'est-à-dire après la loi naturelle, après la Loi écrite, après la première Venue du Seigneur et, en elle, la loi de grâce, aura assurément lieu la seconde Venue du Christ, que l'on peut magnifiquement comparer à la quatrième veille de la nuit, durant laquelle le Seigneur viendra, foulant aux pieds, abolissant et soumettant tout principe, toute autorité et toute puissance : car il doit clairement abolir et fouler aux pieds les vagues qui se

dressent terriblement contre son Église. Car vous vous souvenez que par «vagues», agitées et tumultueuses par un vent contraire, le mot désignait mystiquement les princes de ce monde; et afin de considérer la suite, je passe partiellement sous silence ce qui s'est passé entre-temps. Quand ils montèrent dans la barque, c'est-à-dire Jésus et Pierre, qui étaient venus à lui depuis le bateau, le vent tomba et, après avoir traversé, ils atteignirent la terre ferme. De même, le Seigneur et tous les saints qui nous ont quittés, que Pierre préfigurait, seront avec nous lors du second avènement du Christ. Il réprimandera enfin le vent spirituel contraire et, après avoir traversé la mer tumultueuse de la vie, nous parviendrons au pays des doux, où toute maladie, toute tristesse et tous les soupirs auront disparu. «Et ceux qui étaient dans la barque, dit l'évangéliste, vinrent se prosterner devant lui, disant : «Tu es vraiment le Fils de Dieu»» (Mt 14,33). Car même alors (au moment du second Avènement du Christ) : «Au nom de Jésus, tout genou fléchira dans les cieux, sur la terre et sous la terre; et toute langue confessera que Jésus Christ est Seigneur, à la gloire de Dieu le Père» (Phil 2,10-11). Mais, laissant de côté cette comparaison symbolique, rappelons le point de départ de notre propos : les tentations sont utiles non seulement à ceux qui sont parfaits dans la foi, comme Job, Pierre, Paul et d'autres comme eux, mais elles rendent aussi parfaits ceux qui sont imparfaits. En effet, dans ce cas précis, non seulement Pierre et les autres disciples, qui étaient encore imparfaits à l'époque, mais aussi tous ceux qui se trouvaient dans la barque, saisis par l'exaltation, ont reçu un tel bienfait pour leur foi qu'à leur retour, ils ont adoré Jésus et lui ont dit : «Tu es vraiment le Fils de Dieu.» Ainsi, l'Apôtre, que nous avons cité au début, dit magnifiquement : «Heureux l'homme qui supporte l'épreuve, car, après avoir été éprouvé, il recevra la couronne de vie» (Jac 1,12).

Je ne veux pas, frères, que vous ignoriez la double nature des tentations; mais je n'en parlerai pas maintenant. (Je dirai seulement que) les tentations surviennent à travers la joie et la tristesse, la santé et la maladie, la gloire et le déshonneur, la richesse et la pauvreté; mais de toutes ces tentations, les pires sont de loin celles qui surviennent à travers le plaisir, la santé, la gloire et la richesse; et cela est vrai; mais je ne vous parlerai pas maintenant de cette double nature des tentations. Mais que veux-je que vous sachiez maintenant ? Écoutez attentivement, et vous le saurez. Ce grand Jacques, appelé dans la chair le Frère du Seigneur, en raison des fiançailles de la Vierge Marie avec Joseph, qui eurent lieu selon la divine volonté, dit : «Réjouissez-vous, lorsque vous êtes exposés à diverses tentations»; et : «Heureux l'homme qui supporte l'épreuve, car, après avoir été éprouvé, il recevra la couronne de vie» (Jac 1,12). Puis, comme si quelqu'un lui disait : «Mais il y en a qui, tentés, blasphèment; d'autres sont réduits au désespoir; d'autres encore se pendent; et si les tentations viennent de causes physiques et charnelles, ce sont des passions et des désirs; et certains, voici, sont tombés dans le meurtre, d'autres se sont livrés à la débauche; alors en quoi les tentations viennent-elles de Dieu et sont-elles celles qui apportent les couronnes ?» – Comme pour répondre à ceux qui disent cela, l'Apôtre ajoute : «Que personne, lorsqu'il est tenté, ne dise qu'il est tenté par Dieu; car Dieu n'est pas un tentateur du mal, puisqu'il ne tente personne» (Jac 1,13); Par «tentation», il est clairement entendu ici le mal, le péché et la chute dans celui-ci. Face à ces tentations, le Christ est resté insensible, bien qu'il ait été tenté : «Car c'est dans la même chose qu'il a souffert», dit l'Apôtre, «et, étant lui-même tenté, il peut secourir ceux qui sont tentés» (Héb 2,18). Mais même après son baptême dans le Jourdain, il monta sur la montagne pour y être tenté, comme le rapporte l'Évangile (Mt 4,1). Ainsi, les «tentations» désignent à la fois les souffrances extérieures qui frappent l'homme dans sa nature charnelle et l'attaque même de l'ennemi, même si elle échoue. En tentant, il s'attaqua donc aussi au Seigneur. Les «tentations» sont aussi appelées péchés, auxquels chacun de nous est tenté, comme le dit Jacques lui-même : «Chacun est tenté, attiré et séduit par ses propres convoitises. Car lorsque la convoitise conçoit, elle enfante le péché; et le péché, une fois consommé, engendre la mort» (Jac 1,14-15). De quelle mort parle-t-on ? De la mort éternelle, qui s'exprime par la séparation de l'âme d'avec Dieu, causée par le péché. Depuis Adam et jusqu'à la fin des temps, la mort corporelle succède à la mort physique. Puis, dans le monde à venir, pour ceux qui ne se seront pas repentis ici-bas, suivront d'insupportables et éternels tourments de l'âme et du corps, justement condamnés par Celui qui a le pouvoir de détruire l'âme et le corps dans la Géhenne.

Frères et sœurs, fuyons ces tentations du mieux que nous le pouvons, car il est en notre pouvoir de les fuir. Nous nous affligerons lorsque nous nous verrons y succomber. Si nous nous en affligeons comme il se doit, nous nous repentirons sincèrement, ce qui nous conduira au salut. Et je suis ici pour vous éloigner de ce genre de tentation, qui cause du mal et du dommage non pas temporellement, mais éternellement. Car notre Seigneur Jésus Christ, par la grâce duquel nous sommes serviteurs, est le Souverain Sacrificateur des bénédictions futures, et non temporelles, et par son Sang, il est véritablement entré dans le Lieu Saint, ayant obtenu notre

rédemption, non pas temporelle, mais éternelle. C'est cette libération éternelle que nous recherchions également, car, croyez-moi, nous nous préoccupons des malheurs spirituels, et non corporels. Car nos armes ne sont pas charnelles, comme le dit l'Apôtre, mais des puissances divines pour détruire les forteresses, non matérielles, mais celles que l'ennemi spirituel érige contre nous. Mais vous, il me semble, vous ne comprenez ni ne recherchez cette délivrance des tentations spirituelles; car vous vous affligez particulièrement de ces tentations (adversités) dont vous devriez vous réjouir, car elles sont, si seulement nous les désirons, la source de notre salut éternel. Et c'est de moi que vous recherchez ardemment cette délivrance des malheurs matériels, et je suis venu à vous pour compatir, bien que j'accorde moins d'importance à cette délivrance des adversités matérielles. Mais si nous nous affligeons davantage de nos péchés que des calamités qui nous frappent, nous obtiendrons non seulement le salut de nos âmes et la rédemption éternelle, mais aussi la délivrance des tentations passagères. Car pourquoi notre vie est-elle devenue tourmentée et pleine de chagrins, remplie de luttes et de désastres ? N'est-ce pas parce qu'en transgressant le commandement, nous nous sommes plongés dans la tentation interdite – c'est-à-dire dans le péché ? Si nous nous purifions maintenant de tout péché par la repentance, même ici, nous aurons besoin de tentations plus douces, et en temps voulu, nous entrerons dans une vie insouciant et paisible. Pensons à cette pensée salvatrice : ne nous affligeons pas et ne nous inquiétons pas des épreuves et des pertes matérielles, mais du mal spirituel – qui sont véritablement des tentations et méritent notre chagrin – afin de pouvoir dire à Dieu, comme Il nous l'a Lui-même enseigné : «Ne nous soumet pas à la tentation» – une tentation interdite qui nous expose entièrement à notre responsabilité – «mais délivre-nous du Malin.» Car c'est à Toi qu'appartiennent le règne, la puissance et la gloire, pour les siècles des siècles. Amen



homélie pour Le 11e dimanche de matthieu ²

Dieu, créant l'homme doté du libre arbitre, lui a accordé une grande sollicitude, afin que, faisant bon usage de cette liberté, il soit enclin non au mal, mais au bien. Ainsi, en le créant, il le crée simultanément à son image et à sa ressemblance, afin que, se tournant vers le bon modèle, il ne s'égare pas, et que Dieu, envers son image plus qu'envers toute autre création, lui exprime ensuite sa riche miséricorde, comme il est juste. Et, sur cette base, par l'imitation, je voudrais l'amener à un bien à sa mesure et correspondant: car l'homme aussi peut être bon, à l'image de son Créateur, en l'imitant: mais qu'un homme soit aussi invariablement bon que Dieu est absolument impossible. Considérons donc la multitude et la grandeur des miséricordes que Dieu nous accorde, et comment Il s'est présenté à nous comme un exemple de bonnes œuvres. Je ne parlerai pas ici des bienfaits inhérents à notre nature, qu'Il nous a accordés, et sur lesquels David, le contemplant, lui dit : «Ton intelligence s'étonne de moi: elle est établie: je ne peux l'accomplir» (Ps 139,6): mais je parlerai brièvement de ce qui est extérieur à nous et autour de nous. Car Il a créé toutes choses visibles et invisibles pour l'homme : non seulement le ciel et la terre, l'eau, l'air, le feu et tout ce que contiennent ces éléments, et toute espèce animale et végétale, que nous ne pouvons même pas énumérer individuellement, mais Il a aussi créé une multitude innombrable d'anges pour l'homme : certains comme chefs du monde et princes des nations, comme prophètes de Dieu, instruits par Lui, qui nous instruisent: D'autres, comme serviteurs qui hériteront du salut, à l'image du grand Paul, lui-même instruit par Dieu, qui nous l'a révélé. Et pourquoi dis-je : «toutes choses créées par Lui» ? Car Lui aussi s'est fait homme pour nous. Et quel mot peut exprimer les paroles qu'Il a prononcées pour nous, le chemin de vie, les vertus qu'Il nous a montrées par Son exemple, la grandeur des miracles qu'Il a accomplis Lui-même pour nous ? Mais oh ! le miracle qui surpasse tous les miracles ! – Il s'est livré à la mort pour nous, et Il est ressuscité et monté au ciel pour nous, vivant à jamais comme Dieu et présent dans les cieux, ou plutôt, présent partout et au-dessus de tout, existant avant les siècles et pour l'éternité.

Tout ce qu'Il a fait pour nous était empreint de miséricorde : en effet, quelle autre force motrice pouvait bien être à l'origine de tant de bonnes actions, sinon l'amour de l'humanité, l'amour et la miséricorde ? Mais cette miséricorde se révèle de deux manières : d'une part, avant que nous ne péchions contre Lui, ce qui s'exprimait par les plus grandes bénédictions dont, dans Sa miséricorde, Il compensait l'imperfection de notre nature: d'autre part, après que nous ayons péché contre Lui, Il est resté, dans Sa miséricorde, magnanime, et plus encore, mû par une grande compassion, cultivant sans cesse nos dons pour les faire fructifier, non seulement ne rendant pas le mal pour le mal, ni même simplement le bien pour le mal, mais manifestant aussi le Bien suprême, le Bien absolu, au-delà duquel il n'y a rien de meilleur, car alors Il s'est donné Lui-même pour nous – Lui qui est le Premier, le Plus Grand et le Souverain Bien, ou plutôt, le Bien unique et incomparable. Ainsi, puisque le bienfait de la miséricorde est double, il se manifeste d'une part par l'assistance apportée à ceux qui ont besoin d'un abri, de nourriture et de protection dans les moments difficiles: L'autre réside dans la générosité, le pardon et la compassion envers ceux qui pèchent. Le Fils de Dieu, s'étant fait homme pour nous et nous ayant jugés dignes d'être notre Maître, nous exhorte à cette miséricorde, qui consiste à partager nos biens avec les nécessiteux : «Donnez à celui qui vous demande; et si quelqu'un veut vous emprunter, ne le lui refusez pas» (Mt 5,42); et : «Amassez-vous des trésors dans le ciel, où ni ver ni teigne ne détruisent, et où les voleurs ne percent ni ne dérobent» (Mt 6, 20). Et encore ailleurs : «Faites l'aumône de la part de ceux qui sont parmi vous, et tout cela vous sera pur» (Lc 11,41). Mais non seulement par ces paroles, mais aussi par des paraboles nous exhortant à la miséricorde, il nous présente, pour ainsi dire, cette terrible venue future et se révèle comme un Roi assis sur le trône de gloire. Il place à sa droite ceux qui font le bien, comme des artisans de justice, et à sa gauche ceux qui ne leur ressemblent pas, leur reprochant de ne pas avoir partagé leurs biens avec les nécessiteux et d'avoir fait preuve d'indifférence envers lui-même en ne leur portant pas secours. Il les envoie dans le feu éternel préparé pour le diable et ses anges. Après avoir grandement loué les généreux et montré qu'une bonne action envers les nécessiteux est une bonne action envers lui-même, il témoigne qu'ils sont bénis de son Père et les fait héritiers du royaume qui leur a été préparé dès la fondation du monde. Voilà ce que le Seigneur dit dans les Évangiles, nous exhortant à cette première forme de miséricorde, qui s'exprime en partageant ses biens avec les nécessiteux.

² PG.151:449–460

Concernant la seconde forme de miséricorde, qui s'exprime par la bienveillance et une attitude compatissante envers ceux qui nous ont offensés, qu'est-il dit ? «Ne rendez pas le mal pour le mal, mais triomphez du mal par le bien» (Rom 12,37). Et : «Si vous pardonnez aux hommes leurs offenses, votre Père céleste vous pardonnera aussi. Mais si vous ne pardonnez pas aux hommes leurs offenses, votre Père ne vous pardonnera pas non plus les vôtres» (Mt 6,14-15). De même que, concernant la première forme de miséricorde, il a utilisé des paroles pour exhorter et les objets mêmes pour inciter, se présentant comme un Berger et un Roi, de même, concernant la douceur et la miséricorde envers les pécheurs, il n'a pas seulement prononcé les paroles que nous avons citées plus haut, mais a aussi ajouté et offert la parabole qui vous a été lue dans l'Évangile d'aujourd'hui : «Le royaume des cieux, dit-il, est semblable à un roi qui eut un différend avec ses serviteurs. Quand il commença à discuter, on lui amena un homme qui me devait dix talents» (Mt 18,23-24). Ici, il appelle son Père «le Roi-Homme», comme s'il s'incluait par ces mots parmi les débiteurs. Bien qu'il dise qu'il a été «semblable» à un «homme», il le dit sous forme de parabole. Lui-même (notre Seigneur Jésus-Christ) est devenu «semblable à un homme», non pas au sens de la parabole, mais véritablement homme, tout comme nous le sommes. En vérité, le trône et le royaume du Fils et du Père ne font qu'un. Mais puisque, exhortant à la bonté envers son prochain, il a dit en ces termes : «J'avais faim», «J'avais soif», etc., et a appelé ceux qui étaient dans le besoin «frères», et a également présenté d'autres caractéristiques de son Incarnation, c'est pourquoi il dit là qu'il siégera en tant que Roi. Là, en effet, puisqu'il a mentionné les «brebis» et les «boucs», il s'est présenté comme Roi et Berger. Ici, puisqu'il a mentionné les esclaves, les comptes et l'argent, comme s'ils étaient inhérents à un trésor royal, il dit que son Père siège en tant que Roi, demandant des comptes et réclamant les dettes. Pourquoi alors dit-il là : «il s'assiera», et «ils se rassembleront», et «il séparera», et «le Roi parlera», et tout cela au sens du futur ? Mais ici : «on compara cela», «il voulait régler ses comptes», «on amena le débiteur», «le Seigneur ordonna», et tout cela est dit au passé ? – Parce que tout ce qui est dit dans le premier cas appartient au futur; tandis que la plus grande partie de ce qui est dit dans la parabole qui nous est présentée s'accomplit principalement ici (dans notre vie présente). Car lorsque, dit-on, le débiteur qui devait 10 000 talents fut amené, et comme il n'avait rien pour payer, «le Seigneur ordonna qu'on le vende, lui, sa femme, ses enfants et tout ce qu'il possédait, et qu'on paie (la dette)» (Mt 18, 25); et lorsqu'il tomba à ses pieds, implora sa patience et promit de payer, le Seigneur, ému de compassion, le laissa partir et lui remit sa dette. Rien de tout cela ne concerne l'avenir : ni le report du paiement de la dette, ni la promesse de paiement de la part du débiteur, ni la permission, ni la remise de la dette de quelque manière que ce soit de la part du Donateur de tout et du Demandeur de régler alors les comptes concernant tout.

Le fait qu'un débiteur devant dix mille talents ait été amené lorsque le roi commença à compter ne concerne pas l'avenir ; car là réside la fin de tout ce qui a commencé ici-bas. La suite de la parabole appartient au présent. Car «le serviteur sortit», dit-il, «et trouva un de ses serviteurs qui lui devait cent amendes ; et il le pressa, en disant : “Payez-moi ce que vous me devez”» (Mt 18,28).

Et il ne pardonna point à celui qui se jeta à ses pieds, le supplia et promit de rembourser sa dette: mais il alla le jeter en prison jusqu'à ce qu'il l'ait entièrement remboursé. Quel acte, alors que le moment de rendre des comptes était venu (pour lui aussi) ! Quelle dette (il aurait alors eue) envers un compagnon d'esclavage ! Quelle exigence (cruelle) (de remboursement) ! Quelle agressivité ! Mais «son serviteur tomba», est-il dit, «à ses pieds, le suppliant, disant : “Sois patient avec moi, et je te rembourserai tout.” Mais il ne voulut pas : sachant qu'il le jetait en prison jusqu'à ce qu'il ait remboursé sa dette» (Mt 18,29-30). Mais dans le siècle à venir, nous ne tolérerons plus la violence les uns envers les autres, et nous ne nous jetterons plus aux pieds les uns des autres pour les supplier: car alors il y aura Celui devant qui tout genou fléchira, dans les cieux, sur la terre et sous la terre. Mais, dit-on, à cause d'une telle cruauté envers un compagnon de service, certains d'entre eux furent profondément affligés et rapportèrent tout ce qui s'était passé au Maître. Ce dernier, furieux, rejeta le serviteur sans cœur et le livra aux bourreaux jusqu'à ce qu'il ait payé toute sa dette.

On pourrait dire que cette situation se produit de nos jours, mais elle s'applique particulièrement à l'avenir; car il y a là une épreuve manifeste, une sentence impitoyable et un tourment éternel. «Jusqu'à ce qu'il ait payé toute sa dette», est-il dit (Mt 18,34). Or, il nous est impossible de rendre à Dieu une récompense à la hauteur de notre dette envers lui; aussi, l'expression «jusqu'à ce qu'il ait payé toute sa dette» signifie-t-elle un tourment éternel. Mais comment se fait-il que tout ce qui est dit dans la parabole (comme nous l'avons dit) trouve ici son accomplissement, notamment le jugement royal, l'interrogatoire des débiteurs, la demande qui suit le procès, et tout le reste ? Ce temple de Dieu se dresse, pour ainsi dire, comme un autre ciel,

derrière le voile sacré, tel un tabernacle céleste, abritant le trône du Seigneur, sur lequel le Roi de l'univers, assis, compte invisiblement ses serviteurs – parmi nous tous qui nous tenons ici en prière. Nombreux sont ceux, moi y compris, qui sont couverts de honte et touchés par ces paroles sacrées chantées et lues à haute voix, car ils n'utilisent pas leurs dix mille talents – une multitude de bénédictions, chacune étant un talent – à la manière divine, comme porteurs d'une lourde et multiple responsabilité. Il en fut ainsi de Caïn, qui, semble-t-il, n'eut commis qu'un seul péché – le fratricide – et pourtant, il méritait sept, soit une multitude, de raisons d'être puni, comme il est écrit. Non seulement sommes-nous reconnus coupables de nos dettes et, par la parole divine, apprenons-nous les tourments réservés aux coupables, mais, apprenant cela tant que nous demeurons dans le temple, nous nous repentons, nous prosternons, nous implorons et nous faisons vœu de mener une vie pieuse. mais aussi, en restant ici jusqu'à la fin et en priant avec ferveur, nous recevons le pardon: car il est dit : «Revenez à moi, dit le Seigneur, et je reviendrai à vous, et je ne me souviendrai plus de vos iniquités» (Za 1 et Héb 8,12; 10,17).

Puis, en quittant le temple et en rencontrant ceux qui ont péché contre nous, même s'ils se prosternent et prient, nous restons cruels, impitoyables et inflexibles envers eux, bien que leurs péchés soient insignifiants comparés à nos talents, ou plutôt, à notre dette envers Dieu, fruit de multiples talents. Aussi, Dieu, qui a eu compassion de nous lorsque nous nous sommes repentis et nous a pardonné une si grande dette, voyant notre insensibilité et notre cruauté envers nos frères, est justement en colère contre nous et nous condamne à d'insupportables tourments, à des tentations présentes et à des tortures éternelles, selon la Parole de Vérité elle-même lue aujourd'hui : «C'est ainsi que mon Père céleste vous traitera, si vous ne pardonnez pas à chacun de vos frères ses offenses» (Mt 18,35). Et le plus terrible est que même les véritables serviteurs de Dieu, c'est-à-dire les saints anges et les saints hommes, dont nous espérons qu'ils intercéderont pour nous auprès de Dieu là-haut, hélas, nous nous trouvons à provoquer sa colère si nous ne manifestons pas ici-bas une attitude miséricordieuse envers ceux qui nous ont offensés: car, comme nous l'avons vu précédemment, ce sont eux qui, avec une grande tristesse, proclament à Dieu la rigueur et l'insensibilité de notre nature spirituelle. Ainsi, nous avons dit à juste titre d'emblée que, dans cette parabole, le Seigneur présentait son Père comme Roi et Juge: car il n'a pas dit ici : «Je livrerai l'inflexible aux bourreaux», mais : «Mon Père céleste».

Ainsi donc, frères, craignons une telle indignation contre nous, saints: tremblons devant la sentence divine: honorons la générosité dont Dieu a fait preuve envers nous jusqu'à présent: considérons l'ampleur de notre dette envers Dieu et combien elle est grande en comparaison des dettes que d'autres ont envers nous. «Combien de fois, demanda Pierre au Seigneur, mon frère péchera-t-il contre moi pour que je lui pardonne sept fois ?» Il entendit : «Je ne te dis pas sept fois, mais soixante-dix fois sept fois» (Mt 18,21-22). Or, il est presque impossible qu'un frère pèche contre nous autant de fois. Le nombre de péchés que chacun de nous commet envers Dieu dépasse même ce nombre. Si l'on considère la gravité de chaque péché et que l'on imagine envers Celui (!) qui le commet, on constate qu'il est incomparable à toutes les offenses que les hommes commettent contre nous, même si cela se produisait soixante-dix fois sept fois. Ainsi, si, redevable envers Dieu de tels et si grands talents, et l'implorant de sa plus grande générosité, vous avez reçu de lui le pardon complet de votre dette, ne lui accorderez-vous pas avec joie la même grâce pour la petite dette de quelques pièces d'argent – car ce sont là les deniers qu'un compagnon de service vous doit, sollicitant votre générosité ? Il sera donc juste que la totalité de la dette vous soit réclamée: car ne serait-il pas juste que vous perdiez tout et que vous soyez soumis à une sentence inexorable ? C'est pourquoi l'un des Prophètes dit : «On vous traitera comme vous avez agi: votre châtement retombera sur vous» (Abdias 1,15). N'attendons donc pas, frères et sœurs, ni reproche, ni colère, ni condamnation. Revêtons-nous plutôt de miséricorde, comme le dit l'Apôtre, et, faisant preuve de compassion en paroles, en pensées et en actes, soyons miséricordieux les uns envers les autres. Il nous enseigne encore d'être compatissants, bienveillants et patients les uns envers les autres, si quelqu'un a un grief contre un autre, comme le Christ nous a pardonné (Col 3,12-13). Ainsi, la grâce même du Christ nous sera intimement liée: et j'ajouterai qu'elle sera pour nous le gage de promesses futures ineffables. Voici, la source de telles bénédictions, si nous le voulons, se trouve en nous-mêmes, ceux qui nous ont offensés. Je l'imagine comme un navire marchand chargé de richesses inestimables, grâce auquel nous pourrions aisément rembourser notre dette de 10 000 talents et obtenir le gage de richesses pour l'avenir. Je visualise ce navire, car j'en ai vu un de mes propres yeux récemment dans cette ville. Les barbares attaquèrent et assiégèrent cette ville, coupèrent nos approvisionnements en nourriture et nous menacèrent du plus grand danger, afin que, faute de produits de première nécessité, ils contraignent la ville à se rendre. Mais voici qu'un navire marchand apparut et jeta l'ancre sur nos rivages, chargé de mille mediminu de grain, annulant les dégâts causés par les

Saint Grégoire Palamas

barbares, nous fournissant les produits nécessaires à bas prix et continuant de nous approvisionner en biens vitaux. Ainsi, l'ennemi spirituel, plus féroce que n'importe quel barbare, attaque invisiblement toute la race chrétienne, empêche l'âme d'accéder au salut, la soumet à une soif de vertus et, ne produisant aucun bien, la conduit au désespoir, afin de s'en emparer et de la subjuguer: mais Celui qui est apparu, par la providence de Celui qui désire en tout point le salut des pécheurs et qui désire que celui qui nous a offensés bénéficie de notre miséricorde, et la trouvant en nous, rend inefficace tout le mal du diable dirigé contre nous: Elle rend la Divinité miséricordieuse envers nous: elle nous donne d'abondantes raisons d'obtenir sa miséricorde et le salut, et elle nous promet la vie éternelle, que nous puissions tous recevoir par la grâce et l'amour de notre Seigneur Jésus Christ pour l'humanité, à qui appartiennent toute gloire, toute puissance, tout honneur et toute adoration, avec son Père sans commencement et le saint Esprit, qui est bon et vivifiant, maintenant et toujours et dans les siècles des siècles. Amen.

homélie pour le 14^e dimanche de matthieu 3

Tout d'abord, je proclamerai à votre famille les paroles finales de la parabole du Seigneur, lues dans l'Évangile d'aujourd'hui : «Beaucoup sont appelés, mais peu sont élus.» Car le Seigneur développe cette pensée tout au long de la parabole, afin que nous nous efforcions d'être non seulement appelés, mais aussi élus. En effet, celui qui est seulement appelé, mais non élu, est non seulement privé de la lumière qui ne s'éteint jamais, mais aussi plongé dans les ténèbres les plus profondes, les mains et les pieds liés : les pieds, parce qu'ils ne se sont pas tournés vers Dieu; les mains, parce qu'ils n'ont pas accompli les œuvres agréables à Dieu; et il se livre aux pleurs et aux grincements de dents. Peut-être quelqu'un demandera-t-il immédiatement : pourquoi le Seigneur a-t-il dit que «beaucoup» étaient appelés, et non «tous» ? Car, dans ce cas, si tous n'étaient pas appelés, il serait injuste de priver ceux qui ne l'étaient pas des bénédictions promises et de les soumettre aux tourments dont il menaçait. Peut-être auraient-ils obéi et répondu à l'appel s'ils l'avaient été. Certes, il serait injuste de les exclure pour indignité, même s'ils n'étaient pas appelés; mais il est faux d'affirmer que tous n'ont pas été appelés. Car le Seigneur, montant au ciel après sa Résurrection, dit à ses disciples : «Allez dans le monde entier, prêchez l'Évangile à toute la création» (Marc 16,15); et : «Faites de toutes les nations des disciples, baptisez-les au nom du Père, du Fils et du saint Esprit, et enseignez-leur à observer tout ce que je vous ai prescrit» (Mt 28,19-20). Et que les disciples aient accompli ce commandement en pratique, Paul le présente à juste titre : «Ils n'ont pas écouté», dit-il, «mais leur voix a retenti sur toute la terre, et leurs paroles jusqu'aux extrémités du monde» (Romains 10,18), c'est-à-dire les Apôtres. Ainsi, tous les hommes étaient appelés et, par conséquent, ceux qui n'ont pas embrassé la foi sont justement passibles de châtement. Alors, pourquoi le Seigneur n'a-t-il pas dit «tous», mais «beaucoup sont appelés» ? Parce qu'en l'occurrence, il parle des croyants; pourquoi donc, après cette parabole, a-t-il prononcé ces paroles ? Parce que si celui qui est appelé répond à l'appel et, étant baptisé, est appelé par le Christ, mais ne marche pas dignement de cet appel, et si, vivant en Christ, il ne remplit pas les obligations qu'il a données lors du baptême, alors une telle personne, bien qu'elle soit «appelée», n'est pas «élue».

Mais certains posent cette question, ou plutôt, ils imputent la simple poussière et la terre à l'Être suprême, et les choses d'hier à l'Éternel : « Pourquoi, disent-ils, Dieu a-t-il appelé ceux dont Il savait qu'Il refuserait ou ne répondrait pas ? Et pourquoi, en général, ayant prévu cela, a-t-Il créé ceux qui seraient livrés au tourment ? » Mais sans tenir compte du fait que «Autant les cieux sont loin de la terre, autant mes pensées sont loin de vos pensées, dit le Seigneur» (Is 55,9), ils réclament des comptes et, pourrait-on dire, se familiarisent avec Celui qui est au-dessus de toute pensée. En quoi sommes-nous, humains, différents des fourmis ? Notre composition, c'est-à-dire nos corps, ne sont-ils pas constitués des mêmes éléments naturels ? Ne nous nourrissons-nous pas des mêmes éléments ? Ne vivons-nous pas là où vivent-elles ? Ne sommes-nous pas dotés de capacités fondamentales presque identiques aux leurs ? Et ne possèdent-elles pas certaines capacités qui nous surpassent ? Par exemple, ils sont plus attentifs à leurs propres intérêts, connaissent leurs avantages de loin et sont plus diligents à amasser leurs provisions annuelles. Mais nous les surpassons par l'intelligence de notre âme. Cependant, quelle est cette supériorité qui nous est propre comparée à la supériorité que Dieu a sur nous ! Et même si toutes les fourmis du monde, réunies, étaient incapables de comprendre la moindre de nos actions ou de nos intentions, bien que nous ne les surpassions pas en tout, comment pourrions-nous, puisque Dieu nous surpasse infiniment et sans limites, pénétrer ses œuvres et son esprit, et, sans la foi, comprendre parfaitement les conséquences des événements ? Car, de même que ce grand astre dans les cieux n'aurait pu produire la lumière du jour si la lumière de ses rayons n'avait pas dépassé notre perception visuelle, de même, le Créateur de notre nature, Dieu, n'aurait pas été l'Auteur de notre salut s'il n'avait été compréhensible pour nous et s'il n'avait pas possédé une sagesse et une bonté qui surpassent notre entendement. Cependant, comment ceux qui reprochent à Dieu d'avoir appelé même ceux qui n'ont pas répondu à son appel peuvent-ils ignorer que, s'il ne les avait pas appelés, ils lui auraient imputé leur destruction ? Et afin que nul ne puisse dire qu'il était la cause de leur destruction, il les a donc appelés. Pourquoi, dès lors, a-t-il créé de tels êtres voués au tourment ? Il ne les a pas créés pour le tourment, mais pour le sauver, comme le prouve le fait qu'il les ait appelés. Car s'il avait voulu punir certains, il n'aurait pas appelé tous au salut. Si, dans sa bonté, il m'avait conduit et appelé au salut, mais que je m'étais montré indigne, alors mon péché, avant même d'être commis, aurait-il dû déjà vaincre et

entraver sa bonté éternelle, au point qu'il ne m'aurait pas appelé au salut auparavant ? Serait-ce juste ? Mais quiconque pose la question de manière erronée, et blâme le Créateur, affirme en substance que Dieu n'aurait pas dû créer un être rationnel ; car à quoi sert la raison s'il n'y a pas de libre arbitre pour faire des choix ? Mais comment quelqu'un pourrait-il posséder le libre arbitre s'il ne pouvait pas, s'il le voulait, être mauvais ? Si, sans libre arbitre, on ne peut être mauvais, alors, bien sûr, sans lui, on ne peut être bon non plus (les deux sont liés à la liberté de choix et à la volonté).

Par conséquent, celui qui affirme que Dieu n'aurait pas dû créer ceux qui sont voués au châtement sous-entend qu'il n'est pas nécessaire que les sauvés soient créés, ni même aucun être rationnel doté de libre arbitre. Si, en effet, tout le reste a été créé pour cet être rationnel, alors Dieu, semble-t-il dire, n'aurait pas dû être le Créateur. Quelle absurdité ! Mais puisque le genre humain a été créé par Dieu comme rationnel et doté de libre arbitre, et que, usant de ce don de diverses manières, certains sont devenus mauvais et d'autres bons, serait-il vraiment conforme à la bonté d'un Dieu, du fait de l'existence des méchants, de ne pas faire exister les bons ? Peut-on concevoir une injustice plus grande ? Car même si une seule personne au monde était bonne, il serait indigne de ne pas l'avoir créée; car il vaut mieux celui qui fait la volonté du Seigneur que des dizaines de milliers de méchants. Disons-nous alors à ceux qui extraient l'or du sable aurifère qu'ils ne devraient pas d'abord extraire de la terre stérile pour obtenir des grains d'or ? Mais écoutons : si l'élection était impossible, il n'y aurait pas d'élus sans appelés, et comment y aurait-il des appelés s'ils n'étaient pas engendrés ? Approfondissons notre propos et interrogeons ceux qui critiquent Celui qui désire le salut de tous; interrogeons-les sur ceux qui, consciemment, ne désirent pas leur propre salut. Nous, mortels, avons besoin de nourriture. Or, puisque notre organisme sélectionne les aliments nécessaires à sa survie, en absorbant une partie et en éliminant le reste par les organes d'élimination, est-ce à cause de cette partie impropre que vous vous absteniez complètement de manger, ou est-ce à cause de la partie que notre organisme sélectionne pour sa survie et qu'il assimile par la digestion, transformant en sa propre substance, que vous acceptez toute nourriture ? Inutile d'en discuter : nous y répondons en mangeant et en consommant quotidiennement des aliments que notre corps accepte ou non. Pourquoi agissons-nous ainsi ? Par amour inné de la vie. De même, Dieu, dans sa bonté et sa miséricorde intrinsèques, n'a pas permis que le bien existe pour ceux qui pouvaient volontairement devenir mauvais, mais, par amour du bien, il a créé ceux qui pouvaient devenir mauvais. Ne voyez-vous pas que les médecins n'autorisent pas les patients qui, à cause d'un estomac fragile, ne peuvent retenir la nourriture, à jeûner, mais les font vomir ? Pourquoi les forcent-ils à manger ? Afin que le corps absorbe au moins une partie des aliments, même si la majeure partie reste inutilisée; c'est pourquoi l'art de la médecine est à juste titre qualifié de philanthropique.

Ainsi, la bonté et la miséricorde de Dieu se manifestent encore davantage par le fait que, malgré le fait que, comparé à la multitude de ceux qui ne sont pas sauvés, peu aspirent à leur salut, il a créé toute l'humanité; et malgré le fait que peu soient élus, il a, dans l'immensité de son amour pour l'humanité, appelé tous les hommes. «Le royaume des cieux», dit-il, «est semblable à un roi qui célébra des mariages pour son fils; il envoya ses serviteurs appeler les invités, mais ils ne voulurent pas venir.» Ici, par «mariage», il entend l'union du Fils de Dieu avec la nature humaine, et par là avec la nôtre. Car Paul aussi, lorsqu'il a dit que le mystère du mariage est grand, a ajouté : «Je parle au nom du Christ et de l'Église» (Éph 5,32). Et ailleurs, il nous dit : «Je vous ai fiancés à un seul époux, pour présenter au Christ une vierge pure» (II Cor 11,2). Pourquoi donc ne dit-on pas «mariage», mais «mariages» ? Le Roi céleste, le Père Très-Haut, a-t-il institué pour son Fils ? Parce que le Christ, l'Époux des âmes pures, s'unit mystiquement à chacune d'elles et accorde ainsi au Père une joie nuptiale. Car il dit lui-même : «Il y a joie dans le ciel pour un seul pécheur qui se repent» (Luc 15,7). Car, encore une fois, cette joie, comme le dit l'Apôtre, est le fruit du Saint-Esprit qui, par la conversion, unit au Christ les âmes de ceux qui vivent dans la repentance. Cette joie anime ceux qui vivent en Dieu, au ciel comme sur la terre. C'est pourquoi il y a joie dans le ciel pour un seul pécheur qui se repent. Ainsi, en raison de cette union ineffable et déjà accomplie de la nature humaine avec le Fils de Dieu, qui nous a accordé la repentance, et en raison de cette joie mystiquement célébrée au ciel par Dieu le Père, des serviteurs furent envoyés : Jean, le Précurseur du Seigneur, Zacharie, que les Juifs tuèrent entre le temple et l'autel, Siméon, celui qui reçut Dieu, et en général, tous ceux qui, avant la Passion et la Résurrection salvatrices, proclamèrent la venue déjà accomplie du Seigneur en chair et en os sur terre. Ils furent donc envoyés pour inviter ceux qui étaient appelés, c'est-à-dire les Juifs, car ils étaient appelés, comme ils l'avaient été auparavant par les Prophètes, mais ils ne voulaient pas venir – c'est-à-dire croire et participer à l'ineffable communion et à la grâce, bien qu'ils aient été souvent appelés auparavant et qu'ils le soient encore. Et encore, dit-il : «Ô ineffable

magnanimité !» «Le roi envoya d'autres serviteurs, leur disant : «Voici, j'ai préparé mon festin; mes jeunes bêtes et le bœuf gras sont prêts; venez aux noces.» Mais, à ces mots, seuls, méprisant l'invitation, retournèrent à leurs champs et à leur commerce. Combien sont différents d'eux ceux qui, prétextant la moisson, les vignes ou le désordre dans le commerce, délaissent les assemblées saintes et refusent d'écouter les psaumes et l'enseignement sacrés !» «Mais d'autres, dit le Christ, s'emparèrent des esclaves, les insultèrent et les tuèrent.» «Non loin de là se trouvent ceux qui, même maintenant, ne se soumettent pas aux primats de l'Église et, si quelque chose ne leur convient pas, les injurient avec hostilité; mais nous, à la lumière de la parabole, apporterons aussi à ces gens-là le don du salut. «Voici, dit-il, j'ai préparé mes meilleurs; mes veaux et mes bœufs gras sont immolés, et tout est prêt.» En vérité, par l'Incarnation du Seigneur, Dieu a accompli la meilleure de ses œuvres; car tout ce que Dieu avait fait auparavant pour nous de manière économique était beau et bon, et se rapportait à cette fin; mais la meilleure de toutes ses œuvres, ou plutôt, la plus exceptionnelle et incomparablement meilleure, est l'Incarnation de notre Seigneur Jésus Christ, et en particulier son but – la Passion et la Résurrection salvatrices; car il est clairement révélé que cet appel (aux mariages du Fils) est venu après la Résurrection du Seigneur d'entre les morts; Car alors tout fut préparé pour notre salut : la économie parfaite dans la chair du Fils de Dieu, l'enseignement divin alors donné aux hommes, les œuvres de l'action (énergie) divinement humaine, l'union des hommes au Corps divinement humain, le grand, divin et salvatrice sacrifice, la Résurrection des morts en trois jours, les prémices de la vie éternelle et la joie divine qui l'accompagne. «Mes veaux», dit-il, «et ce qui était gras fut immolé» : car l'Ancien Testament fut alors uni au Nouveau Testament; et celui-ci (c'est-à-dire le Nouveau Testament) est représenté par le sacrifice des animaux gras; car maintenant, c'est le pain qui est offert en sacrifice pour nous dans l'Église; et cela (c'est-à-dire l'Ancien Testament) est représenté par l'image du sacrifice des taureaux qui, grâce au Nouveau Sacrifice, a été transformé en un sacrifice plus digne de Dieu. D'autres serviteurs, les apôtres du Seigneur, furent donc envoyés pour annoncer cette nouvelle aux Juifs, car le Maître avait encore compassion d'eux. Mais lorsqu'ils l'entendirent, certains la méprisèrent, se cantonnant aux champs et au commerce, à la terre et aux biens terrestres; d'autres, s'emparant même des prédicateurs, en insultèrent certains, en lapidèrent d'autres, et tous furent insultés et tués, dans la mesure où cela était en leur pouvoir. C'est pourquoi, «le Roi fut irrité», dit le Christ dans la parabole, «il envoya périr ces meurtriers et incendia leur ville». Car, malgré les souffrances qu'il avait endurées de leur main, et ayant encore compassion d'eux, il leur envoya ceux qui les appelaient.

Puisque, ayant été appelés à plusieurs reprises auparavant et encore maintenant, ils s'étaient non seulement montrés indignes de l'invitation, mais aussi dignes de la colère et de la destruction de Dieu, alors, sur l'ordre du Roi, ces mêmes serviteurs, c'est-à-dire les Apôtres du Seigneur, allèrent sur les routes et rassemblèrent tous ceux qu'ils purent trouver, bons et mauvais, dit le Sauveur, poursuivant la parabole, et la maison fut remplie de ceux qui s'y reposaient. Ce sont ceux qui furent appelés parmi les Gentils; car Jérusalem était alors la seule «Cité de Dieu» et Israël la seule «Maison de Dieu». Ceux qui étaient hors d'elle, et tels étaient alors les Gentils, erraient pour ainsi dire sur les routes, et ils étaient nombreux et divers, car telles étaient leurs conceptions du monde. Il dit que les méchants et les bons furent trouvés et rassemblés le long des routes, parlant ainsi selon les différences dans l'état intérieur de leurs âmes et de leurs volontés. Certains, en effet, furent choisis, ayant révélé un caractère et un mode de vie conformes à la foi; D'autres, cependant, furent exclus de l'assemblée, ayant mené une vie honteuse et dissolue, contraire à la foi. Le Christ le démontre dans la suite de l'explication de la parabole. Car «le Roi», dit-il, «vint voir ceux qui étaient assis à table», c'est-à-dire ceux qui étaient venus parmi les invités. Sa venue pour voir et juger ceux qui étaient assis à table préfigure le jugement qui aura lieu en son temps. Ainsi, «le Roi», dit-il, «vint et vit un homme qui n'était pas vêtu d'un habit de noces». «Le vêtement du mariage spirituel est la vertu, et si celui qui ne s'en revêt pas ici-bas sera non seulement jugé indigne de la chambre nuptiale, mais aussi soumis à des chaînes et à des tourments indicibles. Si le vêtement de chaque âme est le corps qui lui est uni, alors celui qui ne l'a pas préservé, ni purifié ici-bas par l'abstinence, la pureté et la chasteté, sera jugé indigne de cette chambre nuptiale incorruptible et en sera justement chassé. Car le Roi, ayant exposé et couvert de honte cet homme, dit-on, qui n'était pas vêtu d'un vêtement digne de sa vocation, dit à ses serviteurs : «Lieez-lui les mains et les pieds et emmenez-le» — c'est-à-dire, l'ayant entouré de tourments inévitables, le séparer de la demeure et de la communion de ceux qui se réjouissent. «Et jetez-le dans les ténèbres extérieures : là seront les pleurs et les grincements de dents.» Car il est juste que celui qui est déjà enchaîné en cette vie par les chaînes de sa... Que ses péchés soient liés pieds et poings; et, s'étant éloigné de Dieu, il est jeté dans les ténèbres extérieures, comme celui qui n'a accompli aucune œuvre brillante durant sa vie. Et là, dit-on, il y

aura des pleurs et des grincements de dents : car ces ténèbres ne sont pas seulement ténèbres, mais aussi un feu inextinguible, rempli de vers qui ne dorment jamais.

Ainsi, il y aura des pleurs et des grincements de dents à cause des souffrances insupportables qui accablent l'âme et le corps, et des lamentations sans fin à cause d'un repentir vain et sans fin. Après avoir annoncé cela, le Christ ajouta : «Car beaucoup sont appelés, mais peu sont élus», montrant ainsi que non seulement cet homme sera soumis à ces horreurs, mais aussi tous ceux qui portent en eux une telle indignité, fondée sur leurs œuvres. Car, à travers l'exemple de cet homme, le Seigneur a révélé la nature perverse des hommes : ceux qui, parmi les appelés, sont venus et ont été baptisés, mais qui n'ont pas changé de vie pour le mieux et qui, par la repentance, ne se sont pas débarrassés de la souillure née de leurs plaisirs et passions mauvais. Mais, frères et sœurs, dépouillons-nous de notre tunique déchirée par l'ivrognerie et la gourmandise, souillée par la chair et ses excès, et revêtons-nous, par l'abstinence et la chasteté, «du vêtement du salut et du vêtement de joie» (Is 61,10); rejetons le vieil homme, corrompu par des convoitises trompeuses, et revêtons-nous de l'homme nouveau, créé selon Dieu, dans la sainteté et la justice (Éph 4,22-24); rejetons tout vêtement d'une vie fondée sur la rapacité et la cupidité, vêtement honteux et condamné aux yeux de Dieu. Ainsi donc, comme les élus de Dieu, revêtons-nous de miséricorde, d'humilité, de chasteté et de douceur, et efforçons-nous en toutes choses, selon l'exhortation de l'Apôtre (II Pi 1,10), d'affermir notre vocation et notre élection. Car, ce faisant, nous ne serons pas privés de la promesse des bénédictions futures et de la communion avec ceux qui se réjouissent éternellement, afin que nous recevions tous, par la grâce et l'amour qu'il porte à l'humanité, l'Époux éternel et céleste de nos âmes, le Christ, à qui, avec le Père, appartient la gloire avec le saint Esprit, pour les siècles des siècles. Amen.

homélie du 17^e dimanche selon l'évangile selon matthieu

La prédication du 17^e dimanche selon l'Évangile de Matthieu, qui évoque la Cananéenne, parle également de l'imperfection humaine et de l'humilité louable.

1. «Le Seigneur résiste aux orgueilleux, mais il fait grâce aux humbles», proclamait Salomon, fils de David, dans les *Proverbes*. Par ses actes mêmes, la Sagesse éternelle du Père céleste, qui a vécu en chair et en os durant cette vie terrestre, l'a démontré. Ainsi, s'adressant aux pharisiens et aux scribes qui se vantaient de ses disciples tout en méprisant la Loi de Dieu, le Seigneur leur dit : «Pourquoi transgressez-vous le commandement de Dieu à cause de votre tradition ?» (Mt 15,3). Mais à la Cananéenne qui s'était humblement approchée et avait supplié, il a fait miséricorde. Car, apprenant du Seigneur qu'étant païenne, elle était comparée à un chien – ou pire encore, à un «petit chien» –, elle répondit avec une profonde humilité et un mépris de soi accru : «Oui, Seigneur !» Les docteurs de la loi israélites, apprenant du Seigneur qu'ils étaient des «hypocrites», feignant la piété tout en rejetant Dieu, furent offensés. Il était donc juste que le Seigneur non seulement les réprimande, mais aussi les abandonne, préfigurant ainsi l'abandon qu'il ferait plus tard de tout leur peuple – comme le rapporte l'Évangile du jour : «Il partit, dit-il, pour un pays païen, pour les régions de Tyr et de Sidon. Et voici, poursuit-il, une Cananéenne sortit de ces contrées et cria vers lui : «Aie pitié de moi, Seigneur, Fils de David, ma fille est possédée par un démon»» (Mt 15 et suivants).

2. En vérité, la Cananéenne n'a pas seulement «émergé» de ces terres païennes, mais (on pourrait dire) elle a aussi surgi comme un lys sacré des vallées, les paroles sortant de ses lèvres exhalant le parfum de l'Esprit divin. Car si «nul ne peut dire «Jésus est Seigneur» si ce n'est par l'Esprit saint» (I Cor 12,3), alors qui pourrait douter que la langue de la Cananéenne, l'appelant «Fils de David» et «Seigneur», et implorant sa miséricorde comme celui qui a pouvoir sur les démons, n'ait pas été mue par l'Esprit divin ? Puisque «la foi», comme le dit l'apôtre Paul, «vient de ce qu'on entend» (Rom 10,17), et que la rumeur du Christ, comme Luc en témoigne, s'est répandue dans tous les lieux environnants, alors, ayant trouvé une harmonie – la Cananéenne –, elle répond par elle avec un écho encore plus fort; car, éveillée et croyante, elle s'est précipitée avec ferveur et est devenue une suppliante manifeste, criant de loin : «Aie pitié de moi, Seigneur, Fils de David, ma fille est possédée par un démon.» Elle ne ressent pas son malheur; mais mon cœur, le vivant, brûle de souffrance et je crie à ta miséricorde ! Tu es le Fils de David, issu de sa descendance et Seigneur de tous, Dieu éternel, et c'est par ta permission que le démon tourmente ma fille. Si toutefois tu daignes nous faire grâce, cette servante de ta colère la quittera aussitôt. Le Seigneur, cependant, ne lui répondit pas un mot, désirant que sa foi et sa vertu se manifestent davantage, comme pour la guider afin qu'elle se révèle parmi les païens, non seulement pour les Juifs incrédules, mais aussi pour ceux attirés par la foi. C'est pourquoi, lorsque les disciples dirent : «Laissez-la partir, car elle crie après nous», le Seigneur répondit : «Je ne suis envoyé qu'aux brebis perdues de la maison d'Israël.» Car, les voyant s'éloigner de la piété et de la vertu de leurs pères, il ne se permit pas de les mépriser, à cause de leurs pères qui avaient vécu pieusement. C'est pourquoi, envoyé par le Père céleste, il vint spécialement pour eux.

3. «La femme, dit-il, vint se prosterner devant lui et dit : «Seigneur, aide-moi !»» Alors qu'elle était loin, elle implora le Seigneur de lui faire miséricorde. Mais comme elle n'obtint rien et qu'il ne se tourna même pas vers elle, elle s'approcha, se jeta à ses pieds et le supplia de nouveau de l'aider. Mais même alors, il la renvoya brusquement. Même alors, cette femme, d'un courage véritable, ne se découragea pas. Même si elle se méprisait et s'entendait traitée comme l'égale non seulement d'animaux muets, mais aussi de bêtes sauvages et immondes – et son cri ressemblait plus à un aboiement qu'à une parole humaine –, elle y consentit et se méprisa, mais elle n'abandonna pas sa prière au Christ.

4. Tirons de cette leçon la persévérance à accorder à la prière : avec quelle patience, quelle humilité, quelle contrition ! Apprenons que même si nous étions indignes de recevoir ce que nous demandons et que nous repartions les mains vides, souillés par nos péchés, nous n'abandonnerions pas la prière, mais qu'au contraire, nous persévérierions avec fermeté, demandant humblement du plus profond de notre âme. Nous recevrons de Dieu ce que nous demandons. Car en réponse aux paroles du Seigneur, qui lui dit : «Femme, tu es une païenne; ou plutôt, petite chienne impudente, vile et impure !» «Il n'est pas bien de prendre le pain des enfants

et de le jeter aux chiens», dit la femme, s'humiliant et reconnaissant son insignifiance et son impureté, se considérant indigne de participer au Pain céleste descendu du ciel (Jn 6,33), tout en priant (ou en désirant) recevoir les miettes tombant de la table de ceux qui se régalaient; «car même les chiens», dit-elle, «mangent les miettes qui tombent de la table de leurs maîtres». Et ces paroles, empreintes de sagesse et de prudence, étaient d'une grande humilité (comme si elles contenaient la pensée suivante) : car, bien que païenne et reconnaissante d'être pécheresse, les païens bénéficient eux aussi de la sollicitude de Dieu, en raison de son amour ineffable pour l'humanité et de sa bonté, car, soit dit en passant, tous sont pécheurs devant lui.

5. Mais qu'est-ce que Celui qui pardonne à ceux qui confessent leurs péchés et la méchanceté de leur cœur, comme nous l'a enseigné le psalmiste-prophète, accepte les rejetés, purifie les souillés, guérit et sanctifie, avec sa fille, son âme, et fait cela en l'accompagnant de louanges, lui disant : «Ô femme, grande est ta foi : qu'il te soit fait selon ta volonté.» Cette grande foi a reçu puissance, de sorte qu'il n'y a pas eu d'intervalle entre la parole et la guérison : «Et sa fille fut guérie», est-il dit, «à cette heure-là.» Marc, cependant, dit que le Seigneur a dit à la Cananéenne : «À cause de cette parole que tu as prononcée, le démon est sorti de ta fille» (Mc 7,29); C'est-à-dire – parce que vous vous êtes tant méprisé et humilié, et que, malgré les rejets persistants, vous n'avez ni désespéré ni perdu votre compréhension de la Providence, mais avez reconnu l'immensité de mon amour pour l'humanité et êtes resté ferme jusqu'à la fin, me priant humblement avec espoir. Car : «Dieu fait grâce aux humbles» (Pro 3,34), comme nous nous sommes empressés de le citer au début; et – «Celui qui s'humilie sera élevé» (Mt 23,12); et – «Humiliez-vous», dit l'Apôtre, «et vous trouverez grâce auprès du Seigneur» (Jac 4,10); mais aussi : – «Quiconque demande reçoit, celui qui cherche trouve, et à celui qui frappe, on ouvrira» (Mt 7,8).

6. Mais une telle constance, bien sûr, ne peut exister sans une grande foi. Tout érudit pourrait constater que l'humilité était toujours liée à la foi en Christ et qu'elle grandissait avec elle. Ainsi, lorsque Pierre, au début, à la parole du Seigneur, prit une grande quantité de poissons dans ses filets et crut pleinement, il lui dit alors : «Éloigne-toi de moi, Seigneur, car je suis un homme pécheur» (Luc 5,8). De même, lorsque le centurion dit humblement au Seigneur : «Seigneur, je ne suis pas digne que tu entres sous mon toit», le Seigneur proclama à son sujet à ceux qui le suivaient : «En vérité, je vous le dis, je n'ai trouvé autant de foi en Israël» (Mt 8,8-10). Ainsi, l'humilité est le destin des croyants seulement, et la foi celui des humbles.

7. Ainsi donc, frères et sœurs, humilions-nous volontairement, afin que notre foi en Christ soit manifestée et que nous soyons exaltés par lui. Ou plutôt, reconnaissons notre faiblesse inhérente et le désordre occasionnel de nos pensées, causés par l'influence des démons, afin que, comme la Cananéenne, nous criions vers le Christ et nous prosternions à ses pieds, et, priant humblement, restions maîtres de nous-mêmes. Alors nous recevrons la grâce (la miséricorde) qu'il accorde aux humbles et nous nous élèverons jusqu'aux hauteurs divines. Rappelons-nous : quel fut le commencement de l'existence de chacun de nous ? N'est-il pas semblable au commencement de l'existence des animaux muets ? Ou plutôt, pire encore; car chez les animaux, il n'a pas eu son origine dans le péché; mais chez l'homme, la transgression du commandement a engendré le mariage. C'est pourquoi nous renaissions par le saint baptême, «qui ôte le voile qui était dès la naissance». Car bien que le mariage, permis par Dieu, ne comporte aucune culpabilité en soi, notre nature porte néanmoins les marques de la culpabilité; c'est pourquoi l'un de nos théologiens les plus sages dit : «Telle est notre origine nocturne, servile et passionnée» ; et David, avant lui, dit : «J'ai été conçu dans l'iniquité, ma mère m'a enfanté dans le péché» (Ps 51,7).

8. Si telle est donc notre origine, que dire de notre naissance même ? N'est-elle pas bien plus douloureuse que la naissance des animaux ? «Tu enfanteras dans la douleur», dit Dieu à Ève, non seulement, je crois, à cause des maux maternels de l'accouchement, mais aussi à cause des souffrances qui accablent les nouveau-nés, qu'il s'agisse de toutes les souffrances qui surviendront au cours de leur vie ou de celles qui les frappent dès le début, provoquant des cris incessants chez l'enfant – chose qui n'arrive pas aux autres êtres vivants. Car c'est seulement pour nous, dès notre sortie du ventre maternel, que commence une vie de souffrances et de douleurs, et, semble-t-il, digne de nombreuses plaintes. Quel autre être vivant, hormis nous, est immédiatement après sa naissance emmaillotté et contraint par des bandelettes, comme enfoui dans un berceau creux, et, incapable de bouger de lui-même, amené au sein de sa mère et emmené, incapable de bouger de lui-même ? Les agneaux, les faons et les veaux, se déplaçant librement, ne marchent-ils pas et ne sautent-ils pas autour de leur mère, et, se déplaçant d'eux-mêmes, ne viennent-ils pas se rassasier de lait ? Si, après avoir cessé d'être nourris au lait maternel, nous sommes libérés des langes et de l'immobilité, nous ne cessons pas pour autant

d'être insensés; et c'est avec difficulté, finalement, en nageant hors de l'abîme de la folie, après de nombreuses années, que nous atteignons l'âge de raison. Et après ? Ainsi, sortis de cet état d'impuissance mentale, éclairés par la lumière de la raison et capables de penser, sommes-nous devenus meilleurs que les animaux ? Loin de là ! Car nous devenons bien pires qu'auparavant, dans la mesure où les malheurs inhérents à l'existence et aux lois de la nature sont subis plutôt que provoqués par nous. C'est pourquoi nous n'en sommes pas responsables et ne sommes pas menacés par le terrible châtement éternel. Mais, parvenus à s'affranchir de la déraison et à maîtriser la raison, nous nous enfonçons consciemment dans les profondeurs maudites des passions interdites, plongeant tête baissée dans le marécage et le bournier de cette vie tourmentée, où, blessés par les piqures de scorpions et de serpents, lacérés par les dents des bêtes sauvages, nous sommes si déraisonnables que nous nous réjouissons de nos blessures et de nos souffrances.

9. La convoitise charnelle s'insinue en nous comme un serpent, mais nous ne la fuyons pas, nous ne la piétons pas – en nous maîtrisant et en la repoussant par l'abstinence et la prière incessante à Dieu – mais au contraire, nous lui ouvrons nos profondeurs et, nous nous réjouissons, nous installons en nous, hélas, notre mort éternelle ! La colère nous attaque comme un lion indomptable, mais nous ne fuyons pas, nous ne cherchons pas la protection qui éloigne un si grand mal – c'est-à-dire la magnanimité et l'humilité – mais au contraire, nous nous précipitons à sa rencontre, la serrant avec zèle contre notre cœur, l'invitant à demeurer en nous comme notre seigneur et maître, notre destructeur – misérables insensés ! L'amour de l'argent s'efforce de nous entraîner dans la fange, mais nous ne nous allégeons pas du contentement et de la pauvreté, qui nous élèvent vers le ciel comme sur des ailes. Au contraire, nous nous asservissons à des fardeaux pesants; Animés par la soif d'argent ou le désir de biens coûteux, nous plongeons aussi bas que nos forces nous le permettent, nous enfonçant dans les abysses insondables et y trouvant du plaisir !

10. Nous avons perçu l'esprit comme un guide et un maître, mais nous l'avons rendu esclave de passions insensées ! Nous avons été honorés par la parole (la raison) plus que tous les êtres vivants, mais en la soumettant à de telles passions (honteuses), nous sommes devenus plus déshonorants encore que les animaux muets ! Nous avons reçu un corps, œuvre des mains de Dieu, afin qu'il s'épanouisse spirituellement par notre aspiration à Dieu. Mais par notre attachement aux choses terrestres, nous avons incarné notre esprit et sommes devenus plus vils que des corps sans âme, portant en eux la condamnation et condamnés seuls. Car ces corps sans âme demeurent tels qu'ils étaient, tandis que nous nous sommes aggravés en nous éloignant de l'état dans lequel nous avons été créés, et avons échangé l'honneur contre le déshonneur. Quel éducateur, partageant des beuveries avec ceux qui sont sous sa responsabilité et aidant ceux qui lui sont confiés à organiser et à procurer des plaisirs débridés, ne s'abaissera pas à paraître plus pitoyable et méprisable que ceux qui n'ont reçu aucune instruction ? Quel maître, passant un temps joyeux avec ses élèves et contribuant à leur folie, ne se révélera pas plus sot que l'illettré ? Qui, ayant fait de brillantes études d'ingénieur, jouant avec des enfants et construisant des maisons de sable selon leurs instructions, ne semblerait pas bien plus ridicule que ceux qui n'ont jamais étudié ?

11. Ainsi, l'homme devient plus insensé que le muet, plus déshonorant que le déshonorant et plus pitoyable que tous, car il a cédé aux désirs de sa chair et s'est corrompu en un état pire encore par des passions qu'il aurait fallu maîtriser et dont il aurait fallu orienter la vie vers le progrès. Alors, il s'enfle d'orgueil et se prend pour un grand homme, comme si, grâce à ces choses superflues (c'est-à-dire les richesses terrestres), il était naturellement supérieur aux autres, capable de dépenser pour des plaisirs, ou d'opprimer, de mépriser ou de dominer autrui. C'est de là que naissent le luxe, la richesse et la vanité, et l'origine de ce que les gens convoitent.

12. Mais il y a aussi ceux qui ont préservé la dignité sacrée ou corrigé ses défauts, et qui, ayant dompté les instincts animaux passionnés de leur âme, ont cultivé les nobles qualités de celle-ci, nourri certaines impulsions, en discipliné d'autres et en ennobli d'autres encore. Bien sûr, ils n'ont accompli tout cela qu'avec l'aide et la grâce de Dieu. Cette grâce est accordée aux humbles, comme cela a été démontré à maintes reprises, et comme nous l'a encore appris aujourd'hui par l'exemple de l'admirable Cananéenne. Ainsi, seuls les humbles s'élèvent au-dessus des animaux et sont véritablement humains, non les orgueilleux, qui ne le sont pas et sont pires en âme que des bêtes muettes, même s'ils ont une apparence humaine. C'est pourquoi Salomon, ayant tout expérimenté dans la vie et l'ayant passée sous silence, comme si elle était sans valeur, parvient à la conclusion suivante : « Craignez Dieu », ce qui signifie : soyez humbles devant lui, « et gardez ses commandements, car c'est le propre de tout homme » (Ec 12,13). La traduction russe de ce passage du livre de l'Ecclésiaste diffère de l'original de la Septante, que

suit la traduction slave, à savoir : «cela concerne tout homme». Saint Grégoire Palamas, citant ce texte, enseigne que l'humilité est une qualité naturelle ; elle est inhérente à notre être. On retrouve cette idée chez lui à plusieurs reprises.

13. Ainsi donc, frères et sœurs, si quelqu'un, par quelque don naturel ou acquis de l'extérieur, est enclin à l'arrogance et à la vanité, qu'il se souvienne alors de ceci : il affaiblit sa foi en Dieu, se prive de sa grâce, perd presque sa dignité humaine et devient plus déshonorant que les déshonorants et plus insensé que les muets. – Et, ayant pris conscience de cela, qu'il se corrige promptement, se convertissant à l'humilité, afin que dans le siècle à venir il soit trouvé parmi ceux que Dieu a pardonnés, et comme «fidèle et prudent» (Mt 24,45), digne de louanges et de gloire aux yeux du Fils de Dieu, qui, pour nous, a diminué sa gloire véritable, immuable et éternelle. Que nous la recevions tous, par la grâce et l'amour de notre Seigneur, Dieu et Sauveur Jésus Christ, à qui, avec le Père, appartient la gloire avec le saint Esprit, pour les siècles des siècles. Amen.